

PISTES PÉDAGOGIQUES

- Découvrir l'œuvre de Jephian de Villiers, qui a inspiré le film, et visiter, pour les élèves qui séjourneraient à Paris, la Halle Saint-Pierre et ses collections, ainsi que l'exposition Caro/Jeunet qui y est accueillie jusqu'au 31 juillet 2018.
- Fabriquer ses propres petites « bestioles » avec des matériaux naturels tels que ceux que Jean-Pierre Jeunet a utilisés pour son film ou d'autres selon l'inspiration !
- Lire à voix multiples (par toute la classe, comme tous les acteurs du film) le poème originel de Prévert et découvrir sur internet d'autres versions, comme celle enregistrée par la comédienne Marlène Jobert.
- Appréhender l'univers de Prévert à travers d'autres poèmes, des extraits de films et son travail en matière de cinéma d'animation avec Paul Grimault (*Le petit soldat*, *Le roi et l'oiseau*).
- Découvrir d'autres courts métrages d'animation utilisant des matériaux de récupération ou insolites : *Ferrailles* de Laurent Pouvaret (1997), *Les possibilités du dialogue* de Jan Svankmajer ou des films utilisant de la nourriture, par exemple *La religieuse* de Diderot ou *Mourir en Macédoine* de Claude Duty.

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Marine Cam
— Association Côte Ouest —
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1
02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr

Conception graphique : M^{onsieur} Florent Richard - Crédits photographiques : DR.



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —
DES CONTES ET DES COULEURS / DÈS 8 ANS

DEUX ESCARGOTS S'EN VONT

FRANCE / 3'

de Jean-Pierre Jeunet et Romain Segaud

Deux escargots s'en vont à l'enterrement d'une feuille morte.

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère



De temps à autre, des réalisateurs très célèbres s'étant fait connaître du grand public grâce à leurs longs métrages reviennent au format court, le temps d'un film ou plus encore. C'est le cas de Jean-Pierre Jeunet, réalisateur consacré dans le monde entier – il suffit de citer un seul titre de sa filmographie : *Le fabuleux destin d'Amélie Poulain* – et qui a voulu en 2016 s'offrir le plaisir de faire un film court en toute liberté, sans la moindre contingence matérielle et financière, donc sans devoir rendre de comptes à quiconque, comme il aime à le confier...

Sa volonté initiale était d'utiliser ce qu'il appelle ses « bestioles », qu'il se délecte de bricoler avec divers matériaux naturels quand il est loin de Paris, dans sa maison de campagne. Ces petits animaux de bois, plumes, feuilles, glands et bien d'autres choses encore, lui ont été directement inspirés par l'œuvre de l'artiste Jephian de Villiers, qu'il a découvert à la Halle Saint-Pierre, musée et lieu d'exposition parisien situé sur la Butte Montmartre, en bas du Sacré-Cœur, donc au cœur même d'un quartier cher à Jean-Pierre Jeunet, qui y habite, y a installé ses bureaux (ceux de Tapioca Films, producteur du film) et y a enraciné l'action des aventures d'Amélie Poulain.

Très attaché à la culture populaire et au cinéma du réalisme poétique d'avant-guerre (voir son court métrage *Foutaises*, en 1990, qui comprenait des extraits de films de la fin des années 1930), Jeunet a choisi de s'appuyer pour *Deux escargots s'en vont* sur un poème de Jacques Prévert, figure emblématique de cette période et de tout cet héritage culturel. En fait, ce texte écrit en 1972 (et paru aux éditions Gallimard au sein du recueil *Paroles*) a pour titre *Chanson des escargots qui vont à l'enterrement* et « deux escargots s'en

vont » en est le deuxième vers, suivant juste « À l'enterrement d'une feuille morte ».

L'idée initiale fut d'animer les fameuses « bestioles » grâce à la technique du « stop-motion », donc image par image – ce fut le rôle du coréalisateur Romain Segaud – et de faire prononcer par chacune un ou deux vers du pénétrant texte poétique (sur la petite cinquantaine qu'il compte). Évidemment, derrière tel volatile, batracien ou insecte, une voix de doublage a été enregistrée et Jean-Pierre Jeunet, pour ce faire, a choisi de nombreux comédiens connus (au nombre de vingt-six !), principalement ceux qui appartiennent à la « famille » d'acteurs ayant joué dans *La cité des enfants perdus*, *Le fabuleux destin d'Amélie Poulain* ou *Un long dimanche de fiançailles*. Tous sont crédités au générique de fin, avec leur photo, et l'on se rend compte alors qu'on a échoué à reconnaître, au fil de la succession de tous ces timbres différents et déformés à dessein, les voix d'Audrey Tautou, de Mathieu Kassovitz, de Yolande Moreau ou de Jean-Paul Rouve. Sans doute parce que le montage rapide, suivant le rythme du texte, entraîne le regard et que la cocasse singularité des marionnettes filmées le capte littéralement durant trois minutes (deux en réalité, la troisième déroulant le générique).

Les successives textures fascinent, tout comme les gros yeux globuleux ou les quenottes de certaines de ces créatures d'un jardin éminemment extraordinaire, une sorte de *Microcosmos* fantasmé et artisanal. On n'est pas sûr, en effet, d'identifier tous les spécimens invités à cet exercice de récitation, il y a dans le lot quelques espèces imaginaires sorties de l'esprit fertile de ce magicien visuel se voulant le lointain héritier de Georges Méliès et de ses merveilles. La pureté du cinéma originel se double de celle qui imprègne les



souvenirs d'enfance et la faculté à assembler, à la campagne ou dans un sous-bois, des écorces, des graines, des feuilles et des branchages, afin de fabriquer des formes, éventuellement animales. C'est là l'une des constantes de l'inspiration de cinéaste de Jeunet, intrinsèquement lié à l'enfance (voir, par exemple, la boîte à trésors dans *Amélie Poulain*). La musique qui court en fond de la bande sonore du film suscite à son tour ces réminiscences, avec ses entraînantes notes de piano. « Mais là-haut dans le ciel / La lune veille sur eux » conclut au final un coléoptère doublé par Jean-Pierre Marielle, et l'on se sent d'un coup soi-même protégé et tranquille...

Né en 1953, **Jean-Pierre Jeunet** a débuté à la fin des années 1970 dans le court métrage, signant notamment *Pas de repos pour Billy Brakko* et, avec Marc Caro, *Le bunker de la dernière rafale*. Les deux hommes retravailleront souvent

ensemble, se révélant plus largement avec *Delicatessen* en 1991, qui sera suivi de *La cité des enfants perdus* en 1995. Jeunet réalise alors en solo à Hollywood *Alien Resurrection*, avant de connaître un succès planétaire avec *Le fabuleux destin d'Amélie Poulain*. Adapté d'un roman de Sébastien Japrisot, *Un long dimanche de fiançailles* fut à son tour un gros succès public en 2004. *Micmacs à tire-larigot* (2009) et *L'extravagant voyage du jeune et prodigieux T. S. Spivet* (2013) auront suivi, tandis qu'il s'associe pour le court métrage *Deux escargots s'en vont*, en 2016, avec **Romain Segaud**, né en 1980.

Cet ancien élève de Supinfocom Valenciennes a été remarqué en 2003 avec son film de fin d'études *Tim Tom*, cosigné avec Cristel Pougé et récompensé du Grand prix du festival Imagina, qui lui fut remis par... Caro et Jeunet ! Il a aussi notamment travaillé sur *Micmacs à tire-larigot*.

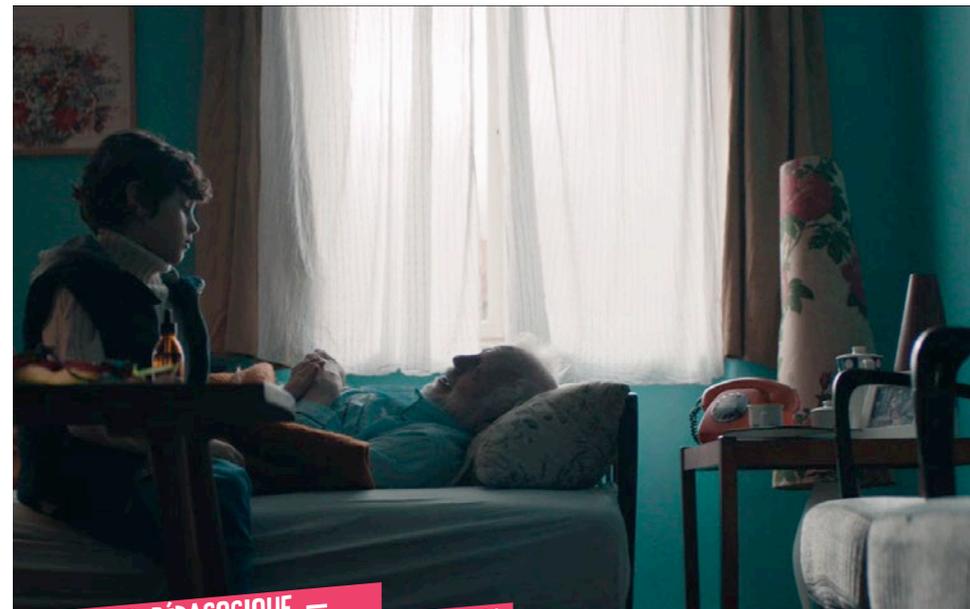
PISTES PÉDAGOGIQUES

- Évoquer les liens souvent privilégiés entretenus par les enfants avec leurs grands-parents, ce que ceux-ci leur apportent de plus par rapport à leurs parents. Aborder aussi le thème de la mort et du chagrin qu'elle suscite lorsqu'elle frappe des êtres aussi chers et proches. Comment surmonte-t-on sa peine, qu'est-ce que « faire son deuil » ?
- Quels sont les autres univers qui font traditionnellement rêver les enfants, que ce soit les petits garçons (pirates, cow-boys, pompiers) ou les petites filles (princesses, poneys) ?
- Se concentrer sur un plan en particulier, celui montrant, en contre-jour, Clemens debout contre la lucarne du grenier : comment le voit et le perçoit-on, qu'est-ce que l'illusion d'optique créée suggère, quel est le sens de cette image à ce moment précis du film ?
- En quoi l'imagerie du cirque est-elle le plus souvent féérique, quelles sont les figures qui y sont liées et qui sont représentées dans le film ? Quelles sont leurs caractéristiques (le silence, la grâce, la différence) ?
- Fabriquer en carton les différents éléments d'une « tenue » de chevalier médiéval telle que celle que porte Clemens, avec son épée, son bouclier de Croisé, son heaume et son plastron.

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Marine Cam
— Association Côte Ouest —
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1
02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —
DES CONTES ET DES COULEURS / DÈS 8 ANS

KÖNIG OPA

ALLEMAGNE / 13'

de Martin Grau

Clemens vit pour les histoires que son grand-père raconte. Quand ce dernier décède, il accepte difficilement de devoir raconter les histoires à son tour. Mais devenir conteur lui permet de maintenir en vie les histoires et le souvenir de son grand-père.

Conception graphique : M^{onsieur} Florent Richard. Crédits photographiques : DR.

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère



Une inspiration autobiographique a guidé le réalisateur allemand Martin Grau pour réaliser son premier court métrage de fiction, mais en se défiant du postulat de réalisme. Il a plutôt choisi l'univers du conte et du fantastique pour évoquer la mort de son grand-père, qu'il adorait et qui lui racontait de fascinantes histoires quand il était enfant. N'est-ce pas ainsi que l'on imagine le papi idéal : bon conteur, toujours bienveillant et ne se plaignant jamais des affres de la vieillesse et des souffrances qui y sont liées ? Et c'est en ce sens que la première apparition dans le film du héros se produit : le jeune Clemens le regarde depuis la lucarne du grenier de sa maison, tandis qu'il est affairé à l'extérieur et, se retournant, lance un grand sourire à ce petit-fils qu'il chérit de toute évidence particulièrement. On peut voir dans le procédé comme un cadre dans le cadre et, du coup, un signe annonciateur de ce qui va se passer : l'homme est déjà à distance, signe possible de sa prochaine disparition, même si l'enfant n'en a alors nullement conscience... Lui se trouve alors dans le « saint des saints », ce grenier synonyme de tous les trésors et toutes les aventures, où il peut se déguiser et rêver à cet univers des chevaliers du Moyen-Âge qui le passionne et le fascine. On le découvre du reste dans les profondeurs de ce lieu sanctuarisé, au fond du champ et grâce à un mouvement de caméra très enveloppant, dans une douce lumière tamisée.

L'endroit, comme le motif chevaleresque, est directement lié au grand-père de Clemens, puisque dès que celui-ci le rejoint, il se lance dans un nouveau récit. La transmission d'une génération à l'autre est alors médiatisée, une culture commune réunissant le garçon au début de sa vie

et le vieil homme à la fin de la sienne. La beauté du lien est d'autant plus importante pour l'équilibre du film qu'il se rompt, au cœur de la narration, laissant interrompue cette proximité étroite comme l'histoire qui était, sur le mode du feuilleton, offerte à l'enfant impatient par son généreux aïeul. L'événement est annoncé par le biais du procédé de l'ellipse : le grand-père est alité, malade et sans doute victime d'une attaque, tandis que la séquence suivante montre sans transition, par un simple « cut » de montage, Clemens et sa mère au cimetière, parmi les tombes, ce qui suffit à faire comprendre la situation, sans l'énoncer par des mots.

L'enjeu du film est alors de savoir comment l'enfant pourra effectuer son travail de deuil, après le choc immense provoqué par cette perte inattendue (et qui remplissait aussi sans doute largement l'absence d'un père dont il n'est jamais question). L'imaginaire enfantin auquel son aîné l'aura initié sera sa voie de salut : l'effervescence onirique qui règne dans ce jeune esprit lui permet de mélanger ses constructions mentales et la réalité la plus concrète pour mettre en scène, en pensée, la survie, en quelque sorte, du disparu. Ce dernier est alors vu comme une tête couronnée – le fameux « König Opa » qui signifie en allemand « Le roi Papi »... – régnant sur son domaine, en l'occurrence ce grenier tant aimé, peuplé cette fois de créatures singulières et merveilleuses directement inspirées de saltimbanques aperçus à la fête foraine. Un Hercule, une danseuse, un clown blanc, des jongleurs ou un nain forment autour du souverain débonnaire une sorte de bienveillante cour des miracles que Clemens traverse, dans sa panoplie cartonée de chevalier,



comme en apesanteur. L'éclairage paisible de la séquence lui donne toute la magie escomptée et une partition musicale aérienne achève de donner de la solennité à un plan en travelling circulaire qui aboutit à la découverte, par le regard même de l'enfant, de son grand-père. Souriant, il porte une couronne et un sceptre de fortune, assis sur son trône, tout près de cette malle extraordinaire entrevue dans la séquence d'ouverture.

La féerie de cet instant déterminant pour le jeune garçon, qui comprend alors que le défunt l'accompagnera toujours, malgré sa disparition physique, se fige à travers des dessins dont on peut imaginer qu'ils sont ceux de l'adulte que Clemens sera devenu. L'atmosphère de conte (déjà perceptible dans le « design » même de la petite maison, au milieu des arbres, choisie pour être

celle du grand-père) est poussée jusqu'au dernier instant de cette œuvre sensible et aboutie, tant d'un point de vue formel que narratif et la force du lien entre le vieillard et l'enfant est sans doute amplifiée par le fait qu'un grand-père et son petit-fils, Itzhak et Ezra Finzi, les interprètent réellement.

Martin Grau, originaire de Berlin, a étudié à l'Université de l'Ouest en Écosse et a d'abord réalisé, au sein de l'agence n-o, des clips vidéo et des films publicitaires à partir de 2011 avant de se tourner pour la première fois vers la fiction, suite à la disparition de son propre grand-père, avec *König Opa*. Le film a été montré dans de nombreux festivals internationaux, entre autres Sacramento, Chicago, Durban, Cardiff, Bucarest, Paphos (sur l'île de Chypre), etc.

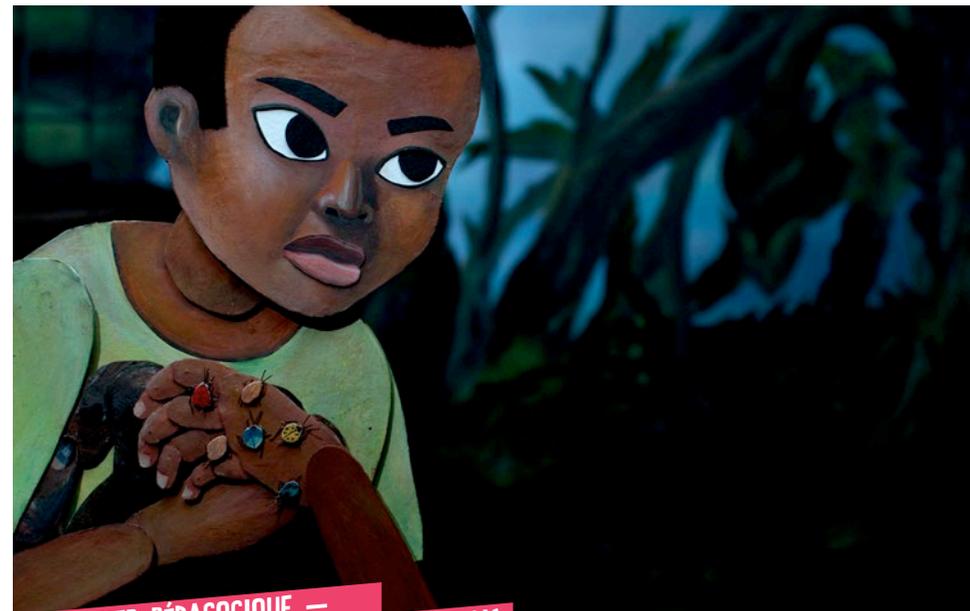
PISTES PÉDAGOGIQUES

- Effectuer des recherches sur le phénomène de la chasse clandestine et du braconnage en Afrique, qui ont pour conséquence directe l'extinction de certaines espèces. Élargir la problématique sur la condition de l'enfant, utilisé et parfois réduit à un esclavagisme qui ne dit pas son nom – voir aussi les enfants-soldats, fléau endémique de l'histoire contemporaine du continent.
- Entreprendre la construction de « pantins » en papiers découpés, articulés grâce à des attaches parisiennes par exemple.
- Lire des contes et légendes africaines comprenant des transformations, des mutations ou des incursions fantastiques liées au monde animal.
- Présenter la figure et l'histoire de Dian Fossey, cette célèbre primatologue américaine protectrice des gorilles des montagnes du Rwanda et dont l'engagement lui couta la vie en 1985. Un long métrage de fiction, *Gorilles dans la brumes*, de Michael Apted, avec Sigourney Weaver (1988), retrace son parcours.
- Le titre du film joue sur la métaphore de l'horizon, qui est une donnée spatiale et, au sens figuré, temporelle puisqu'elle désigne aussi le futur éventuel de Bene. Travailler sur ce champ de vocabulaire à sens multiples : la perspective, l'optique, la destination, le but, etc.

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Marine Cam
— Association Côte Ouest —
16 rue de l'Harteloire - BP 31247 - Brest Cedex 1
02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —
DES CONTES ET DES COULEURS / DÈS 8 ANS

L'HORIZON DE BENE

FRANCE / 13'

de Jumi Yoon et Eloïc Gimenez

Dans la forêt tropicale africaine, Bene est un enfant qui survit sous la coupe de chasseurs sanguinaires. Mais un jour, à la suite de sa rencontre avec un bébé gorille, il devient à son tour une bête traquée.

Conception graphique : M^{onsieur} Florent Richard. Crédits photographiques : DR.

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère



Cap sur la forêt tropicale africaine avec *L'horizon de Bene*, qui met en scène un jeune garçon qui y vit en utilisant une technique de papiers découpés animés image par image grâce au procédé du stop-motion. Les personnages, à savoir l'enfant et les chasseurs/braconniers qui l'entourent, ressemblent ainsi à ces pantins articulés dont les coudes, genoux ou chevilles bougent grâce à des attaches mobiles. Bien sûr, il n'y a pas ici de visibilité à l'écran de tels outils mécaniques, mais la texture de papier subsiste. Ce n'est pas la seule matière employée, puisque des gorilles jouent un rôle important dans l'histoire et sont créés grâce à des tissus et feutres au rendu soyeux et frisé. Un certain relief caractérise ainsi cette animation 2D, qu'une profondeur de champ sur le décor de la jungle amplifie. Mais il y a aussi comme une apparence de toile de théâtre dans la figuration de la végétation et c'est bien un drame qui se joue au-devant. Bene, le jeune héros que l'on nous invite à suivre, décide en effet de prendre en main son destin et de choisir un autre horizon pour son existence que celui, plutôt sombre et obstrué, que lui promet sa situation du moment. Il se trouve sous la coupe d'un trio de chasseurs mal dégrossis, s'exprimant par grognements et démontrant sa sauvagerie et son goût du sang à chaque fois qu'il s'en prend à une proie. Les grands singes en font partie, eux qui occupent pourtant très pacifiquement leur milieu naturel, sous les arbres tropicaux de leur jungle touffue et nourricière (ils raffolent des fourmis rouges qui pullulent entre les herbes). La tonalité du film est rapidement dure et évoque sans fards les massacres d'animaux sauvages, leur dépeçage et même la décomposition possible des chairs, provoquant l'apparition de nuées d'insectes. C'est ce qu'expérimente Bene, profondément marqué par

la rencontre d'un petit gorille attaqué en même temps que sa mère et qui ne survit pas davantage qu'elle à la folle violence des sanguinaires assaillants. Au détour de l'épisode, Bene cherchant à conserver la dépouille du petit singe, l'enfant passe du statut de commis « à tout faire », quasiment réduit en esclavage, à celui de souffre-douleur et même de bête traquée à son tour. La prise de conscience du jeune garçon est liée à celle de son humanité, avec son corollaire de compassion pour une espèce proche de la race humaine. Ce sentiment est complètement ignoré des chasseurs dont la cruauté semble bestiale, et pire encore... La création graphique des visages de telles brutes est d'ailleurs à dessein effrayante et menaçante.

Une fois posé ce postulat dramaturgique, la structure de *L'horizon de Bene* est aussi celle d'un conte africain, avec tous les prolongements magiques, sinon fantastiques, que cela peut suggérer. Les insectes, dévoilant leurs multiples couleurs en de gracieux tourbillons, jouent bientôt un rôle prépondérant. Ils entérinent la punition des malfaisants prédateurs, qui se voient recouverts de coléoptères de toutes sortes prenant une couleur noire mortifère. Mais il n'est pourtant dans le même temps nullement question d'une fin heureuse, la narration demeure sans concession et un suspense est entretenu autour du destin de Bene alors qu'il est tombé à l'eau et en train de se noyer.

Un fondu au noir dure quelques secondes et l'ultime séquence du film ne montre pas ce que l'on était en droit d'attendre, à savoir l'enfant sauvé et bien vivant, débarrassé de ses bourreaux. La séquence reprend les éléments de l'ouverture du film, en l'occurrence une grenouille et des fourmis rouges se dirigeant vers une créature mystérieuse et qui laisse entrevoir bientôt son



identité, correspondant à l'un des grands singes du début du film, entièrement formé d'insectes multicolores. Réincarnation accomplie suite à la disparition de Bene au fond du fleuve ? Métaphore de l'extinction des espèces, accélérée depuis quelques décennies, sur le continent africain ? Le tout dernier plan, qui montre la créature s'enfonçant dans la végétation et s'y effaçant, semble valider cette dernière interprétation, d'autant qu'une silhouette d'enfant prend alors forme, s'évanouissant tandis que les insectes se dispersent, comme un dernier adieu à un monde disloqué. Un dénouement implacable qu'on n'a guère l'habitude de croiser dans l'univers de l'animation pour les jeunes publics, mais n'est-il pas salutaire, parfois, de frapper ainsi les esprits ?

Née en Corée du sud, [Jumi Yoon](#) a étudié à l'EESI à Poitiers, puis à l'école du film d'animation de La Poudrière. Elle en est sortie diplômée en 2011 avec le film de fin d'études *Conte de faits*, autour d'une petite fille de cinq ans grandissant dans une maison close en Corée en 1960. Le film a été primé au festival de Clermont-Ferrand, recevant le Prix SACD du meilleur film d'animation francophone en 2012.

Avant *L'horizon de Bene*, [Eloïc Gimenez](#), lui, avait signé *Double soupir* en 2005 à l'EMCA d'Angoulême (École des métiers du cinéma d'animation), puis *Heureuse rencontre* en 2007 à La Poudrière.

Leur premier court métrage réalisé en duo a été présenté dans de nombreux festivals, tels Animateka à Ljubljana, Trickfilm à Stuttgart (où il a reçu une mention spéciale du jury), Animafest à Zagreb ou encore Animatou à Genève.

PISTES PÉDAGOGIQUES

- Effectuer des recherches sur les trous noirs, dont l'existence est attestée, et les « trous de ver », qui n'est qu'une hypothèse théorique. S'intéresser à la figure d'Albert Einstein, l'un des plus grands savants de l'histoire de l'humanité, connu pour son célèbre « $E=MC^2$ ».
- Relever les éléments et objets qui témoignent de l'époque dans laquelle s'enracine la première partie de l'histoire : un Rubik's Cube, une figurine du Bart de *Sésame Street*, des talkies-walkies massifs, etc.
- Faire réfléchir les élèves sur ce qu'ils aiment retrouver des périodes passées, lorsqu'ils étaient encore des bébés ou de jeunes enfants. Qu'est-ce que la sensation de nostalgie ? Quelle différence avec la notion de regret ?
- Imaginer une histoire de voyage dans le temps : vers quelles périodes aimerait-on se rendre, ou au contraire, lesquelles éviter ? Pourquoi ? Et dans quel but pourrait-on entreprendre ces périples par-delà les siècles ?
- Inviter à découvrir le roman classique de H. G. Wells *La machine à remonter le temps*, écrit en 1895, et le film qui en a été tiré en 1960 par Georges Pal (une autre version datant de 2002, signée Simon Wells, existe également), l'originalité de l'histoire étant de partir vers le futur, jusqu'à la très très lointaine année 802 701 !

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Marine Cam
— Association Côte Ouest —
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1
02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr

Conception graphique : M^{onsieur} Florent Richard. Crédits photographiques : DR.



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —
DES CONTES ET DES COULEURS / DÈS 8 ANS

EINSTEIN-ROSEN

ESPAGNE / 9'

d'Olga Osorio

Été 1982. Teo dit qu'il a trouvé un trou de ver. Son frère Oscar ne le croit pas, en tout cas pas pour l'instant.

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère



Le titre de ce court métrage de fiction espagnol fait coexister les noms d'Albert Einstein et Nathan Rosen qui ont tous deux suggéré, en 1935, l'éventualité de l'existence des trous de vers, « wormholes » en anglais, ces hypothétiques raccourcis de l'espace-temps liés aux fameux trous noirs de l'univers. C'est sur le mode de la comédie que la réalisatrice galicienne Olga Osorio aborde ce motif de physique quantique à travers l'aventure de deux frères évoluant sur un toit d'immeuble de leur ville d'origine. Le film se construit en deux temporalités successives mettant en scène, à trente-cinq ans d'intervalle, deux enfants tout d'abord, puis les adultes qu'il seront devenus.

La première époque est fixée à l'été 1982, alors que la Coupe du monde de football, qui avait justement lieu en Espagne, vient de s'achever : les gamins, Teo et Óscar, possèdent le fameux ballon de cuir « Tango » emblématique de la compétition et le plus jeune porte un T-Shirt à l'effigie de sa mascotte officielle, baptisée « Naranjito » (ce qui signifie « petite orange »). D'ailleurs, plusieurs matchs s'étaient alors déroulés à La Corogne (« A Coruña » en espagnol), cette ville côtière de l'extrême nord-ouest du pays, la « Bretagne » espagnole.

En cet inoubliable été espagnol inondé de soleil, les deux garçons font une découverte inouïe et qui dépasse les limites du réel, à savoir l'un de ces trous de vers ayant la faculté de faire disparaître la matière, d'un coup, comme par magie. Ce prodige est mis en scène avec humour, usant du hors champ, puisque le vortex qui est censé faire face au duo, sans le moindre recours à des effets spéciaux sophistiqués est plutôt un « trou blanc », parfaitement invisible, et on pourrait parfaitement en ignorer l'existence. Du reste, nul autre gamin et aucun adulte n'a l'air au courant de

l'extraordinaire phénomène.

La cocasserie de l'épisode réside surtout dans l'incrédulité d'Óscar devant ce que son frère affirme avoir découvert, comme c'est souvent le cas entre frères, ou entre frères et sœurs, forcément sujets à la chausserie et à une systématique défiance. Il faut dire qu'il est difficile de croire à cette incursion de la science-fiction dans le quotidien, avec ses perspectives de voyages dans le temps – comme dans *Retour vers le futur*, cité plaisamment en un parfait anachronisme assumé le film de Robert Zemeckis date de 1985 !). Mais Teo sera lui-même stupéfait de voir son ballon disparaître en se volatilissant – le plan sur son visage ébahi illustre parfaitement ce qui se passe alors...

La mise en scène ménage une ellipse narrative en demeurant sur le plan du toit d'où sortent les enfants, appelés par leur mère à venir déjeuner, et en faisant entendre des voix d'adultes s'approchant et prenant bientôt l'escalier en sens inverse : les deux frères reviennent sur les lieux, trente-cinq ans plus tard, avec cette fois la barbe ou les tempes grisonnantes... Facétie supplémentaire, leurs conversations scientifiques et théoriques sont les mêmes... Et les calculs de Teo se révèlent exacts avec le retour du fameux ballon Tango, ce qui constitue le départ d'une séquence comique effrénée au cours de laquelle Óscar doit bien convenir qu'il n'y a pas de « truc » et que de multiples objets reviennent de nulle part, du moins de 1982, dont une tranche de mortadelle ou sa tortue Pepe !

C'est ainsi un film à chute savoureux qui trouve son dénouement, des flashbacks dévoilant la frénétique activité du petit Teo envers le trou de ver qui fut alors le réceptacle de ses multiples lancers...



C'est ainsi tout le passé qui fait d'un coup son retour à la face d'Óscar, jusque dans la souffrance éprouvée lors de la disparition de son animal favori, qu'il crut passé sous les roues d'une voiture. De manière ludique fait irruption un syndrome proche du « Rosebud » murmuré par le héros de *Citizen Kane* d'Orson Welles dans un dernier souffle ou l'émotion du personnage joué par Maurice Bénichou lorsqu'il retrouve sa boîte à trésors dans *Le fabuleux destin d'Amélie Poulain* de Jean-Pierre Jeunet. Comme une manière d'illustrer finalement de façon métaphorique la philosophie du « trou de ver » à l'échelle d'une vie humaine, si deux instants éloignés de plusieurs décennies pouvaient se succéder immédiatement, en un raccourci inédit et bouleversant.

Née à Lugo, en Galice (Espagne), **Olga Osorio** est réalisatrice, scénariste et productrice, qui a signé plusieurs clips vidéo et cinq courts métrages entre 2014 et 2017, parmi lesquels *ReStart* en 2015 et *Einstein-Rosen* l'année suivante. Ce dernier a fait le tour du monde des festivals, de Palm Springs à Londres, en passant par Boston, Bucheon, Louvain, Québec, Sitges ou Regensburg. Il compte à son actif une quarantaine de prix et plus de 170 sélections.

Également photographe et journaliste, Olga Osorio enseigne également la direction de la photo à l'Université de La Corogne et à l'IES Sound and Image School.

PISTES PÉDAGOGIQUES

- Télécharger le scénario du film sur le site du CNC, au sein de son espace « scénariorthèque » (<http://www.cnc.fr/web/fr/scenariorthèque-court-metrage-animation>) et étudier les différences qui existent en regard de la version finale du film.
- Découvrir d'autres exemples cinématographiques de péripéties burlesques vivement enchaînées, comme *Surprise !* de l'Allemand Veit Helmer (1995) ou le film français du même titre signé Fabrice Maruca en 2007.
- Organiser un débat autour du thème, toujours propice à la polémique, de la chasse : doit-on considérer que c'est une tradition culturelle inaliénable ou l'interdire ? Ou du moins la réglementer davantage ? Un pratiquant de ce loisir bien particulier peut même venir en parler en classe et désamorcer les critiques récurrentes sur cette activité décriée...
- Reconnaître les instruments de musique qui ont été utilisés pour la bande originale du film, définir les effets qu'ils suscitent et trouver des correspondances avec certains styles (la country par exemple).
- Aborder le phénomène de la myopie, l'illustrer à travers l'exemple éventuel d'élèves de la classe qui en seraient atteints, expliquer sa nature et comment sa dimension humoristique peut parfois être exploitée par le cinéma ou la bande dessinée.

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Marine Cam
— Association Côte Ouest —
16 rue de l'Harteloire - BP 31247 - Brest Cedex 1
02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —
DES CONTES ET DES COULEURS / DÈS 8 ANS

LA CHASSE

FRANCE / 5'30
d'Alexey Alekseev

Les déboires d'un chasseur myope qui a pris par erreur avec lui un lapin à la place de son chien pour aller à la chasse. Au final, aucun animal a souffert.

Conception graphique : M^{onsieur} Florent Richard. Crédits photographiques : DR.

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère



Le ton est donné dès le premier plan de *La chasse*, court métrage d'animation français en 2D fort coloré, à tous les sens du terme. Une petite voiture n'est pas encore complètement visible, dissimulée par une pente, qu'elle se prend déjà le seul arbre des environs ! Il faut dire que son conducteur, qui n'est pas de première jeunesse, semble aussi myope que le célèbre Mister Magoo, héros mythique d'une série de dessins animés popularisée dans les années 1970. Derrière ses lunettes à double ou même à triple foyer, on peut dire qu'il n'y voit goutte, ce qui est fâcheux pour un chasseur. Un déluge de gags se déversent bientôt au fil d'une narration tonique et ramassée, où tout commence avec la méprise du « mal voyant » confondant son chien en train de satisfaire un besoin naturel avec un lapin substitué par accident au bon toutou !

Le comique de la situation profite pleinement de l'absence de dialogues, et l'aboie-ment dépité du chien abandonné suffit à faire sourire tandis que la potentielle proie a pris place aux côtés du conducteur qui lui flatte affectueusement le crâne... Dès lors, la « chasse en cours », comme le proclame fièrement le panneau planté par le redoutable prédateur (on notera au passage le calembour sur le terme de « chasse à courre »), devient dantesque et trépidante, multipliant les trajets en tous sens et faisant intervenir un chou dévalant une pente, un mouton coincé dans sa clôture, des oisillons dans leur nid, un loup en pleine sieste (et ayant quelques soucis de ronflements !) et un élan flegmatique... Le tout est rythmé par la musique délivrée par le transistor du chasseur et un véritable enchaînement de situations burlesques se produit, avec ses chutes et ses bosses, ses causes produisant invariablement des effets dévastateurs et drolatiques. Un coup de fusil déclenché accidentellement

provoque le déplacement inopiné de la voiture stationnée, en marche arrière, jusqu'à ramasser dans son coffre ouvert tout ce petit monde, humain ou animal, sous le regard étonné du chien perdu enfin retrouvé !

L'essentiel sera finalement l'interruption prématurée de la partie de chasse, sans aucune victime, et la petite voiture repart comme elle est arrivée, en percutant son arbre avant de disparaître du cadre... On pense fortement à certains classiques du cinéma d'animation de court métrage, tels que *Au bout du monde*, de Konstantin Bronzit, qui est même comme une sorte de maître-étalon en la matière.

La musique, composée par le réalisateur lui-même, joue ici un rôle également important, semblant impulser le tempo, avec une certaine ironie la plupart du temps : le transistor finit accroché aux bois de l'élan qui a repris son occupation favorite, celle de mâchouiller des brins d'herbe, mais en tapant cette fois du sabot !

« Aucun animal n'a souffert », précise en toute malice le synopsis du film, faisant référence à une mention légale souvent intégrée au cinéma à des génériques afin de préciser que ce qu'on a pu voir concernant des souffrances animales n'était que fictionnel, « pour de faux ». Or la chasse est par nature, dans le monde réel, à l'opposé de cet artifice, puisque ceux qui la pratiquent ont précisément l'objectif d'abattre le gibier convoité ! Le message est donc délicieusement incisif : avec de tels chasseurs, bigleux et maladroit, la moindre proie n'aurait vraiment rien à craindre ! On apprécie d'ailleurs l'image pacifique du lapin et du mouton, réunis dans une montagne de choux, pour un festin annoncé, à ce loup que les contes ont toujours présenté comme le prédateur ultime...



Le charme de ce court métrage produit par la jeune société Am Stram Gram (créée en janvier 2015) tient pour une large part à un graphisme très « bédé », avec les couleurs en aplats caractérisant les protagonistes et le décor où ils évoluent, ainsi qu'à sa bande-son mêlant par exemple au même instant des gazouillis d'oiseaux, le son du jet du chien se soulageant contre un arbre et la vibration élastique du lapin percutant sa laisse !

Très pince-sans-rire, le réalisateur évoqua à la télévision la « philosophie très complexe » de son œuvre et le fait qu'il n'avait alors surtout « pas envie de se marrer ». Le fameux stoïcisme russe dans toute sa splendeur, à n'en pas douter...

Alexey Alekseev est né le 5 juin 1965 à Moscou, donc encore en URSS. Il y a été élève au prestigieux VGIK, travaillant ensuite dans le secteur de l'animation, réalisant notamment des courts métrages et des séries telles l'hilarante *Log Jam* en 2008. *La chasse* a été présenté en 2017 au festival Animafest de Zagreb.

Reconnu comme le réalisateur du film le plus drôle de la dernière décennie par le Festival international du film d'animation d'Annecy en 2013, Alexey Alekseev est désormais installé à Bucarest en Hongrie.

PISTES PÉDAGOGIQUES

- Entreprendre la création de figures cartonnées en papiers découpés, à la manière du renard, de la belette et des autres animaux du film.
- Profiter de la version originale pour apprendre un vocabulaire animalier qui, au contraire de termes aussi courants que « fox » et « rabbit », n'est pas forcément familier : « weasel », « bargler », « robin », « wren », « swan »...
- Aborder le motif de l'humour anglais, ses caractéristiques et particularités, à travers des exemples précis comme les sketches des Monty Pythons ou les aventures de Mr. Bean.
- Comme la femme au physique ingrat personnifiant dans le film *La Vérité*, s'intéresser aux allégories dans le domaine de l'art, notamment en sculpture et en peinture : *la Liberté* chez Delacroix, *la Justice* selon Raphaël, etc. Certains peintres académiques, comme Bouguereau, s'en étaient même fait une spécialité...
- Lire d'autres histoires qui mettraient en scène des amoureux a priori peu assortis, comme *La belle et la bête*, ou des amitiés improbables, comme celle d'*Ernest et Célestine*.

Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet : www.filmcourt.fr



Anne Flageul / Marine Cam
— Association Côte Ouest —
16 rue de l'Harteloire- BP 31247 - Brest Cedex 1
02 98 44 03 94 - jeunepublic@filmcourt.fr
www.filmcourt.fr



— CAHIER PÉDAGOGIQUE —
DES CONTES ET DES COULEURS / DÈS 8 ANS

THE HUNCHBACK AND THE SWAN

ROYAUME-UNI / 13'
de Dotty Kultys

Le Bossu n'a pas d'amis au village. Quand il disparaît soudainement, c'est aux animaux de la forêt de venir à son secours. Ils auront besoin d'aide et peut-être aussi d'un peu de magie !

Conception graphique : M^{onsieur} Florent Richard. Crédits photographiques : DR.

Avec le soutien de la Fondation Crédit Agricole du Finistère



La traduction française du titre de ce court métrage à la forme très sophistiquée, conçu sur la base de papiers découpés, nous plonge de plain-pied dans le domaine des contes de fées. Le bossu évoque à la fois le Quasimodo de Victor Hugo (dans *Notre-Dame de Paris*), mais aussi Polichinelle ou d'autres figures liées au don de porter chance (« Touchez ma bosse, Monseigneur ! », entendait-on dans un célèbre film de cape et d'épée, *Le bossu* d'André Hunebelle, 1959), tandis que le cygne fait naître, par l'imaginaire qu'il véhicule, des univers de châteaux, de lacs et de princesses – sans parler du « vilain petit canard » qui se transforme finalement ainsi. Mais la malice de la réalisatrice Dotty Kultys, qui témoignait déjà dans *The Girl who Spoke Cat* d'un humour proche du « nonsense » traditionnellement cher aux Britanniques, s'attache à revisiter de différentes manières les codes du conte attendu.

D'abord, elle donne à son histoire un prologue étonnant, qui ne correspond pas à première vue à l'histoire désignée par le titre et que l'on s'attendait à parcourir d'emblée. La narration s'appuie d'abord sur une séquence hybride d'un point de vue esthétique, qui joue à la fois de papiers découpés, de photos et de dessins pour présenter les destinées parallèles de deux personnages, un homme barbu excessivement populaire et immanquablement accueilli dans une allégresse délirante et une femme au contraire laide et austère, qui suscite au mieux l'indifférence de ses contemporains. Outre la drôlerie du contraste, le sel de la rencontre des deux individus tient à leur identité, qui ouvre un champ métaphorique savoureux : l'homme se nomme « Story » et la femme « Truth », et il est bien établi que les gens préfèrent nettement les histoires de fiction à la vérité

et au réel. On se remémore cette réplique fameuse du western *L'homme qui tua Liberty Valance*, de John Ford : « Quand la légende est plus belle que la réalité, imprimez la légende ». On note d'ailleurs que Story invite Truth, afin de pouvoir l'accompagner, à se camoufler en-dessous de son beau manteau, symbole de son ostentatoire et imposante apparence...

Ainsi posé l'enjeu théorique du film, l'histoire du bossu et du cygne peut être alors narrée, sous une facture visuelle splendide qui exploite toutes les potentialités de sa technique, notamment sous la forme de silhouettes animales se découpant, à la manière d'ombres chinoises, sur un fond dépouillé. Assurée directement par Taffy Thomas, l'auteur du texte originel et qui prête ses traits au populaire « Story », la voix off, distinguée et dont les intonations se font « british » à souhait, prend de surcroît des accents littéraires, non dénués d'humour, afin de mieux capter l'auditoire, entre autres grâce à des effets de répétition. Autour de l'enjeu de la relation incongrue, volontiers amoureuse, entre le bossu muet et une « dame cygne » gravite tout un bestiaire, dont la composition est énoncée dans le détail à plusieurs reprises : une belette, un lapin, un blaireau, un renard, un rouge-gorge et un roitelet, ce petit passereau commun à toute l'Europe. Ce groupe d'animaux des environs joue le rôle du chœur antique dans les tragédies grecques, entourant les personnages principaux et commentant l'action, tout en remplissant une fonction protectrice. Comme les humains se désintéressent du bossu malade d'amour, eux s'attachent à vérifier qu'il reste vivant et la structure adopte alors à nouveau le principe de la récurrence, ce qui n'est pas sans susciter une certaine drôlerie dans le mouvement narratif. Il suffit de voir ce plan



en « regard caméra » des cinq compagnons interloqués interrogeant leur collègue ailé jouant les Peeping Tom à la fenêtre du bossu reclus, qui a enfin été rejoint par l'objet de ses élans affectifs. Plus que du voyeurisme, c'est directement le sort du malheureux qui importe au petit groupe, en attente d'un happy end. Ce dénouement se révèle d'ailleurs plutôt farfelu, puisque le bossu se mue en un magnifique et gracile cygne, fin prêt à vivre son idylle avec sa belle...

On ne saurait omettre d'évoquer le soin minutieusement apporté à la composition et au « design » du décor, souvent féérique, par exemple dans des plans de chute de flocons de neige ciselés avec précision. Des inserts comme celui qui représente le cygne au centre d'un tourbillon formé par ses plumes participe également à poser

une atmosphère de magie poétique se mariant sans peine à la débonnaire ironie du narrateur. On peut décidément encore dépoussiérer les contes classiques, même au vingt-et-unième siècle...

D'origine polonaise, **Dotty Kultys** est réalisatrice et animatrice, après avoir connu une copieuse expérience dans le domaine du théâtre. Elle s'est installée à Bristol, au Royaume-Uni, où elle a étudié l'animation (à l'Université de l'Ouest de l'Angleterre). Son film de fin d'études, *The Girl who Spoke Cat*, achevé en 2014, a été présenté dans de nombreux festivals internationaux d'animation, parmi lesquels Zagreb, Athènes ou Cracovie. Il a aussi été présenté dans le cadre des programmes jeune public du Festival européen du film court de Brest en 2016.